

LA VIE EN NOIR – La romancière américaine Jennifer Haigh revient avec un roman - "Le Grand silence" - où la religion catholique est étrillée avec un raffinement crucificateur.

Le divin enfant et la Faute

Le récit de Sheila McGann ouvre le roman. Il raconte une autre histoire, celle que sa mère, Mary Breen, ne lui a pas conté. Le moment fondateur, peut-être, celui de la Faute. Après tout, n'est-ce pas tout le fondement de la religion catholique? Une faute originelle qui se transmettrait de génération en génération, quitte à muter. Le 21 juin 1954, un nourrisson dort dans son berceau, la jeune mère erre de pièce en pièce. Le père de l'enfant a filé. Elle a 18 ans. Elle veut aller au bal, elle n'a plus rien à perdre. Elle veut trouver un mari. Un vrai.

Puis le roman se tend, nous changeons d'époque, nous sommes en 2004. Tout le monde est au courant. Le bébé Arthur Breen a 51 ans et est accusé de pédophilie. Il aurait abusé du petit-fils de son employée, le jeune Aidan Conlon. Un choc absolu pour le quartier. La ville de Grantham est balayée par les vents violents de bord de mer, à l'ouest de la langue se trouve le port de Boston, la famille était perçue comme exotique.

Recomposée, dirions-nous aujourd'hui. Parce que Mary la mère s'est remariée avec Ted McGann, un solide gaillard alcoolique et en colère qui est de facto le beau père de Art. Et on apprend. Qu'en réalité, il n'y eut jamais de premier mariage, que Art, le divin enfant fut conçu dans le péché. Un secret, petit, une faute, petite, puis un autre, énorme, celui de la chute. Celle de Père Art.

La culpabilité au cœur du livre

La culpabilité est au cœur de l'ouvrage. Elle n'épargne personne, elle est ancrée dans la temporalité de chacun. Elle sort du bois quand il le faut. Sheila s'emploie à revenir sur le destin de tous. Elle-même se sent coupable d'hésiter entre doute et certitude. Ce frère dont elle est si proche, ce frère a-t-il pu? Il y a un besoin de comprendre le comment du pourquoi, d'expliquer l'inexplicable, de tenter de découvrir la vérité. A-t-il fait ce dont on l'accuse? La sœur ne peut s'y résoudre, la mère n'en parlons pas.

Et l'autre frère ou plutôt le demi-frère Mike, que pense-t-il, que veut-il penser ce père de famille modèle, ce sportif, cet ancien de la Navy marié à Abby, épouse impeccable et vent debout contre le Catholicisme, qu'elle, Luthérienne de confession, assimile à une vaste rigolade. Mike est un homme Alpha. Il ne cherche pas à comprendre, il veut trouver, mettre le doigt sur la preuve de l'infamie. Mais à sa manière.

Il provoque une rencontre avec la mère de Aidan, une ex-stripeuse à la dérive en mal de rédemption. Lui aussi franchit la ligne. Pas morale mais acceptable par la société, pas comme son frère. Et il découvre que Art ne peut avoir commis ce geste. S'il est coupable, c'est bien d'autre chose.

Un désert d'émotions

Et le Père Art dans tout ça? Pour Sheila, il est "son frère le père, l'homme en noir". Et pour lui-même? L'enfant qui veut revêtir la soutane, l'adulte qui ronronne dans sa paroisse, qui doute, s'enflamme, un peu, pour cet enfant et sa mère défaillante. Art emprisonné par l'absence de sentiments. Faut-il aimer, ne pas aimer, a-t-on même le droit d'éprouver quelque chose autre que l'amour du Seigneur? Regarder vers le Haut, ne jamais entrevoir son propre corps, encore moins celui de l'autre. La romancière nous décrit une forme d'inhumanité sous couvert d'amour pour Dieu.

Un monde clérical empesé, suspendu dans un temps féodal, avec des rites désuets, déconnectés du réel. Et des codes, beaucoup de codes, non-dits, écrits, visibles et invisibles. Comme cette fois dramatique où Art se rend à la chancellerie en passant par derrière. Son Éminence l'attend, il a toujours eu la poignée de main très ferme. Le supplice dure quinze minutes au total. Art doit quitter son église immédiatement. Pour aller où? L'administration lui a loué un appartement en attendant. Mais que faire de cette nouvelle vie, lui qui a après été pris en charge toute son existence. Un abîme, vertigineux, aveuglant.

La langue de Jennifer Haigh nous emporte, suave et piquante. Une prose qui emberlificote les sentiments. Roman sur la culpabilité, le pardon, sur des hommes et des femmes qui se montrent faibles devant le Tout Puissant. Humains, tout simplement. La religion est la ligne de faille entre Mike et son épouse Abby, elle est l'enveloppe bienveillante qui entoure Art enfant, pour devenir le carcan mortifère, suite à de fausses allégations. La vie de ces hommes en soutane est minutieusement décrite, décortiquée, les trahisons, les mesquineries, la solitude et la façon dont tous s'accrochent à leur trajectoire avec raison et renoncement, ou au contraire avec passion et outrage. L'histoire finit mal et bien. Tout le monde a trouvé des réponses. Un seul n'arrivera pas à vivre avec.

Le Grand Silence de Jennifer Haigh, traduit par Janique Jouin de Laurens, Éditions Gallmeister, 368 pages, 23,20 euros.